

Pierre TAP

**IDENTITE
IDENTIFICATION
ET
REPRESENTATIONS
DE
SEXE**

Approches pour une étude de la
personnalisation de l'acteur social

4 Tomes

DOCTORAT D'ETAT

UNIVERSITE DE PARIS - NANTERRE

4 Tomes

accessibles Bibliothèque Institut psycho Paris 5

Pierre TAP

**IDENTITE
IDENTIFICATION
ET
REPRESENTATIONS
DE
SEXE**

Approches pour une étude de la
personnalisation de l'acteur social

TOME I

DOCTORAT D'ETAT

UNIVERSITE DE PARIS - NANTERRE

JURY

Président
Rapporteur
Membres

Didier ANZIEU
René ZAZZO
Carmel CAMILLERI
Roland DORON
Philippe MALRIEU

TABLE DES MATIERES

(EXTRAIT)

AVANT - PROPOS

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE : ENCULTURATION , SOUMISSION A L'AUTORITE , ET PERSONNALISATION . (Tome I)

- 1.1 Identités attributives de soi, d'autrui, et systèmes de référence.
Recherches empiriques introductives.
- 1.2 Socialisation par intériorisation des exigences sociales. Des avantages de la soumission.
- 1.3 Pathologie sociale et effets négatifs de la soumission.
- 1.4 Personnalité et socialisation dans une théorie générale de l'action.
- 1.5 Liberté de l'acteur dans le système social.
- 1.6 Identité sociale et mouvements sociaux
- 1.7 - Personne et Institutions : leur interstructuration.

DEUXIEME PARTIE : CONFORMITE ET REPRESENTATIONS DE ROLES DE SEXE (Tome II)

- 2.1 Attitudes et représentations sociales.
Problèmes et méthodes.
- 2.2 Conformité d'attribution et d'appréciation des jouets.
- 2.3 La représentation de l'homme et de la femme, du père et de la mère,
de leurs différences et de leurs activités, chez l'enfant de 7 à 10 ans.
- 2.4 Les attitudes à l'égard des rôles domestiques : de l'enfance à l'âge adulte.

TROISIEME PARTIE : IDENTITE , APPRECIATION D'AUTRUI , ET IDENTIFICATIONS

SYMBOLIQUES . (Tome III)

- 3.1 L'autre, le couple et le moi : problèmes et méthodes
- 3.2 Les attitudes d'enfants de 7 à 10 ans à l'égard de personnes photographiées.
- 3.3 Les attitudes à l'égard des couples : de l'enfance à l'âge adulte.
- 3.4 L'implication personnelle de l'enfant de 7 à 10 ans dans le jeu des rôles et caractéristiques de sexe et d'âge.
- 3.5 Représentation de soi et identifications symboliques.
- 3.6 Le moi et l'autre dans l'imaginaire projectif.

QUATRIEME PARTIE : IDENTITE , IDENTIFICATION , ET PERSONNALISATION (Tome IV)

- 4.1 Propos préliminaires.
- 4.2 Identification et apprentissage.
- 4.3 Identification et processus inconscients.
- 4.4 Identification et identisation.

CONCLUSION

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

**AVANT
PROPOS**

Dans la présentation traditionnelle des travaux scientifiques, on emploie généralement la première personne du pluriel (nous), ou le mode indéfini (on). On assiste ainsi à une pseudo "dépersonnalisation caractéristique du discours scientifique" (A.M. Loßler-Laurian, 1980, p. 288). "Le contenu se veut "objectif".. mais, bien évidemment, le processus de la recherche, les techniques de l'observation, l'expérimentation et ses phases, l'élaboration de la théorie .. sont l'oeuvre de l'esprit humain, avec toute la subjectivité que peut comporter l'esprit humain en ce qu'il est soumis au temps, aux affects, aux vagabondages de l'imagination, à l'histoire en somme" (id. *ibid.*). A vrai dire l'émetteur d'un message scientifique opère, plus ou moins, un jeu de balance entre l'objectivité et la subjectivité. Il est "un oeil et une personnalité". Dédoublement commode, mais illusoire, au même titre que celui qui sépare l'identité publique de l'identité privée (être une personnalité/avoir une personnalité, etc.).

J'ai donc décidé d'employer ici la première personne du singulier, bien conscient qu'en changeant la forme, je ne changeais rien au fond du problème, celui de l'implication personnelle du chercheur, dans le choix de ses objets, comme dans la façon de les traiter, en opposition avec son désir d'analyser une "réalité" objectivable, même lorsque l'objet de la recherche concerne les représentations de sexe et l'identité, fortement imprégnées d'idéologie.

En employant le nous, ou le on, je puis masquer, au lecteur comme à moi-même, ce qui dans mon discours provient de ma propre subjectivité. Mais en employant la première personne du singulier je puis masquer, aux yeux des autres comme à mes propres yeux, ce qui, dans mes propres pensées et opinions, procède de l'influence d'autrui ou de mes groupes d'appartenance, ou de référence ; influence, plus ou moins consciente, de mes "maîtres", ou des auteurs auxquels j'emprunte des idées, comme aussi ^{d'}ceux dont je conteste les opinions ; tant il est vrai que je suis tout autant influencé par mes adhésions que par mes oppositions, ou mes ambivalences (celle que je manifeste à l'égard de la psychanalyse en est, sans doute, un exemple révélateur).

Une thèse ne peut être, ni le résultat d'une pensée purement personnelle, ni le produit d'une influence unique, individuelle ou collective ; pas plus d'ailleurs la conséquence d'influences multiples juxtaposées. Pour conquérir son identité propre, c'est-à-dire sa spécificité et son unité, elle doit d'abord se définir par différenciation critique : à quoi, ou à qui s'oppose-t-elle ? Ce n'est pas toujours facile, car dans toute théorie il y a une parcelle de vérité.

Mais il lui est plus difficile encore de se démarquer des théories et des hommes auxquels elle doit d'exister, ses géniteurs en quelque sorte ! Trois solutions sont possibles : la dépendance, le refus ou le dépassement.

- la dépendance ? "Chacun cuit sa petite soupe sur le même fourneau, celui que le maître a allumé" (Odier, 1950, p. 225)

- le refus ? "Une science qui hésite à oublier ses fondateurs est perdue" (Whitehead in "The organisation of thought")

- le dépassement ? "Si j'ai pu voir plus loin, c'est parce que j'étais monté sur les épaules de géants" (Newton).

Je ne suis pas Newton .. mais quand même ! Le dépassement de ses géniteurs, au-delà de la dépendance, et de la contre-dépendance, est la seule voie pour l'indépendance, et la créativité, des idées. Voie royale mais qui frise l'impossible ! Il n'est déjà pas facile de monter sur les épaules de géants, même s'ils vous font la courte-échelle ! Il est plus difficile encore de transformer la chute d'une pomme en théorie de la gravitation universelle ! Dans le domaine des représentations et des identités de sexe, cela reviendrait à dépasser la pomme d'Eve (connaissance de la sexualité, du corps, de l'inconscient..) et la pomme d'Adam (pouvoir, agressivité,..) pour élaborer une théorie de l'harmonisation universelle (totalisation sociale, unité, solidarité) ! Mais il s'agirait d'une utopie, non d'une théorie scientifique !

C'est que pour élaborer une théorie scientifique le chercheur doit se décentrer d'une problématique de filiation, ou d'une religion, par "chapelles" interposées. Au-delà des identifications, des adhésions ou refus, propres au milieu scientifique, il importe surtout, pour lui, de construire des faits en questionnant la réalité, même, et surtout, lorsque celle-ci se présente sous les reflets chatoyants du mythe ou du fantasme. Telle sera ici ma seule, véritable, mais combien exaltante, ambition.

Pour avoir quelque utilité scientifique, les faits doivent, cependant, être confrontés à une conception d'ensemble ; ils ne peuvent être "construits" qu'en référence à une théorie, et insérés dans une démarche

opérationnelle. La première sera esquissée dans l'introduction et largement développée dans les chapitres 1.7. (théorie de l'interstructuration de la personne et des institutions), 2.1. (conformité et représentations sociales), 3.6. (théorie de la relation moi-autre dans les processus fantasmatiques et projectifs), et 4.4. (théorie de l'identisation et de l'identification).

Quant aux orientations méthodologiques, elles seront évoquées au début des deuxième et troisième parties de ce travail, plus directement construites à partir des résultats de multiples recherches empiriques, sur la représentation, et l'appréciation, de soi et d'autrui ; sur l'appréciation et la représentation d'objets (comme les jouets), de rôles (masculins-féminins, parentaux) ou de personnages ; sur les relations inter-personnelles et l'image de soi dans le jeu des identifications et des projections.

L'analyse des interactions entre les "effets de sexe" et les "effets d'âge" sera menée dans le cadre d'une orientation génétique, qui seule peut permettre de comprendre la socialisation et la personnalisation. Je m'intéresserai donc en priorité à la genèse des représentations et attitudes de sexe et d'âge chez des enfants de 3 à 10 ans.

Lorsque en 1967, je déposais pour la première fois mon sujet de thèse, son titre en était "Perception des rôles masculins et féminins, et évolution socio-affective de l'enfant". Si un tel thème reste central dans mes préoccupations actuelles, il m'a semblé utile de l'élargir au problème de la construction de l'identité personnelle, dont l'identité sexuelle n'est qu'une dimension, certes fondamentale. D'autre part,

et chaque fois que cela était techniquement possible, j'ai élargi mes échantillons, pour pouvoir, en particulier, comparer les réponses des enfants à celles d'adolescents et d'adultes. Les échantillons, d'une recherche à une autre, ne seront donc pas toujours les mêmes. C'est là un inconvénient. La technique, plus classique, qui consiste à comparer des données diverses, obtenues sur le même échantillon, m'aurait permis de saisir des concordances ou divergences dans un groupe unique, ou chez les individus de ce groupe. Pour ne pas perdre cette possibilité, j'ai constitué un groupe d'enfants de 7 à 10 ans à qui j'ai proposé la quasi-totalité des épreuves mises au point (1). Mais pour mieux comprendre et expliquer les résultats de ce groupe-témoin, il m'est apparu utile de les comparer à ceux obtenus auprès d'enfants plus jeunes, ou d'adolescents et d'adultes (2). Ces comparaisons ne sont pas seulement utiles ; elles m'apparaissent comme nécessaires, en particulier lorsque l'objet de la recherche concerne l'enculturation et la socialisation de l'enfant, le contenu de ses représentations et le style de ses attitudes. Pour savoir, par exemple, si l'enfant se soumet à des stéréotypes associés à la division du travail par sexes, ou à la représentation des caractéristiques associées à l'un ou l'autre sexe, il importe de mettre en évidence l'existence de tels stéréotypes, et de comparer leurs effets, à différents âges, chez l'enfant et chez l'adulte. Dans cette comparaison deux écueils, dangereux, sont à éviter : l'adultocentrisme ou l'infantilocentrisme. Si l'enfant est tendu vers sa réalisation et s'identifie à l'adulte, il garde ses spécificités d'enfant ; si les représen-

(1) On sait l'importance de la période de 7 à 10-11 ans, âges de l'école primaire, dans les processus d'enculturation chez l'enfant.

(2) Piaget a lui-même opéré des comparaisons de ce type dans certains de ses travaux, et en particulier ceux consacrés à l'image mentale chez l'enfant (avec B. Inhelder, 1966, p. 26 et sq.).

tations et attitudes de l'adulte gardent souvent la marque des représentations et désirs infantiles (ou juvéniles), ceux-ci s'inscrivent dans la structure et l'orientation de la pensée, et de l'affectivité, propres à l'adulte.

Pour rendre compte des variations de l'identité et des représentations de sexe, j'ai également tenté de déplacer les limites, d'élargir le champ, de mon étude, théorique et empirique, et de me situer aux carrefours pluridisciplinaires. Si j'ai plus particulièrement privilégié les points de rencontres entre la psychologie et la sociologie, cela ne signifie nullement que je minimise l'importance de la biologie dans les conduites et les opérations mentales, surtout lorsque celles-ci concernent la différence des sexes et la sexualité. J'ai donc fait un choix, en fonction de mes connaissances, de mes intérêts et des mes orientations, en étudiant ce que l'on pourrait appeler "le sexe socio-culturel", la division du travail par sexes, les stéréotypes, la relation moi-autre dans les fantasmes, etc.

J'ai vu récemment un poster représentant un agriculteur sur son tracteur, et comportant la légende "Faites labour, pas la guerre". Freud déjà, évoquant les mécanismes de la sublimation, avait montré comment le travail peut se substituer à l'amour et à la sexualité ! Cette substitution ne peut être que compulsive, l'amour et la sexualité, le corps et ses désirs, peuvent reprendre, bruyamment, leurs droits, si on les brime. Toute la question est donc : comment la personne peut-elle harmoniser ses potentialités, ses désirs, ses besoins, avec les conduites sociales, les normes et les institutions ?

Je prendrai un exemple personnel, directement lié à la mise au point de ce travail, pour lequel je me passionne depuis plus de dix ans. La nécessité de rédiger et soutenir la thèse avant Décembre 1981, du fait des normes administratives et de l'intransigeance manifestée en "Haut Lieu", sous peine de "rétrogradation", m'a obligé à sacrifier bien des choses, aussi bien au niveau de la recherche elle-même, que de ma vie familiale et professionnelle, ou de mes loisirs. En m'isolant totalement pendant de longues périodes, pour avancer une rédaction difficile, je me trouvais confronté à la nécessité d'unifier des recherches multiples, et de m'unifier moi-même, malgré l'angoisse, l'agressivité à l'égard de ceux qui me forçaient à faire ce que j'aurais dû accomplir par moi-même depuis longtemps, au lieu d'accepter d'agir sur le mode du morcellement (au nom de nécessités collectives, en soi fort louables). En fin de compte je devrais presque remercier l'Administration d'avoir forcé mes rétentions ?! Je n'irai cependant pas jusqu'à dédier mon travail à Madame le Ministre des Universités !

Je le dédierai plutôt à ceux qui, pris dans l'engrenage du dévouement, ont fait marcher la maison-Université, pour se voir un jour dégradés !

Mais je voudrais surtout rendre hommage à ceux à qui je dois, véritablement, d'avoir pu écrire et terminer cette recherche.

INTRODUCTION

Comment se construit l'identité sexuelle dans l'histoire de la socialisation de l'individu, et les conflits de personnalisation ? Telle est la question ; tel sera l'objet de ma quête.

Traiter de l'identité sexuelle c'est évidemment s'engager dans le maquis idéologique des revendications particularistes. Comment peut-on être homme ou femme ? Comment peut-on être persan, corse ou breton ? Est-il possible, dès lors de faire oeuvre scientifique, d'apporter objectivement quelque lumière sur les faits et les processus concernés dans la construction des représentations, des désirs et des rôles associés à l'un ou l'autre sexe ? On peut, par avance, m'objecter "qu'être objectif", en cette matière, "c'est être virilement subjectif" (Mariella Righini, 1978, p. 139). Je m'y efforcerai pourtant .. mais enfin je suis homme ! (vir autant qu'homo), et ma propre identité s'exprimera nécessairement, aussi bien dans le choix des objets de recherche, que dans l'interprétation des résultats, la façon d'aborder les problèmes, ou les hypothèses proposées pour en rendre compte.

Loin de nier ma propre implication, je la considère comme partie intégrante de cette recherche, même si je n'en suis ni le centre, ni directement l'objet. Tant il est vrai qu'en parlant des autres, enfants ou adultes, hommes ou femmes, c'est aussi de moi que je parle. Tant il est vrai aussi que si je parlais de moi, les autres seraient constamment

présents. C'est dire que, au-delà de mes efforts d'objectivation et de décentration, le lecteur pourra toujours déceler mes projections personnelles, mes adhésions ou mes appartenances, mes références idéologiques ou mes aspirations, ma conception du monde ou de la personne.

Toutefois, si je participe, affectivement autant que culturellement, à l'objet de ma recherche, celui-ci me dépasse, dans la mesure où il fait intervenir des faits et comportements, des attitudes ou opinions, qui concernent l'autre dans sa spécificité, sa différence, son étrangeté même. Mon objectif sera d'essayer de comprendre et d'expliquer la relation moi-autre; le jeu des représentations et attitudes des hommes et des femmes, des garçons et des filles; les conflits, les défenses et les compensations; l'origine des revendications identitaires, et leur importance dans la personnalisation et la socialisation de l'individu, comme dans l'organisation des relations interpersonnelles, et dans l'évolution des rapports sociaux.

0.1. IDENTITES SOCIALES ET IDENTITE PERSONNELLE

La notion d'identité est particulièrement difficile à circonscrire d'emblée du fait de son caractère polysémique et de la richesse de ses connotations. Mais cette difficulté n'est pas purement linguistique et intellectuelle. Elle se trouve exacerbée par les implications idéologiques qu'elle recèle, les problèmes individuels ou collectifs, "existentiels", qu'elle dévoile. (1).

(1) "Qu'une notion soit idéologique ne la disqualifie pas aux yeux du chercheur. Elle lui désigne une sphère à explorer, une réalité jusqu'alors insuffisamment reconnue : elle a pour lui une portée heuristique, et il lui revient la tâche, pour pénétrer jusqu'à son fondement dans l'inconscient, de la confronter avec des réalités qui lui donnent une fonction dans l'idéologie de l'époque, et d'atteindre les processus psychologiques et sociaux, dont elle est le signifiant". (Malrieu, 1980, p. 39).

Elle procède, simultanément, du réel et de l'imaginaire ; elle est le lieu, paradoxal, et la source, de conflits et d'illusions, espaces délimités aux frontières changeantes, temps reconstruits par la mémoire, ou jalonnées par les projets et utopies.

Il n'est d'identité que personnelle et sociale, indissolublement ; effort constant d'unification, d'intégration et d'harmonisation, aussitôt démenti et toujours recommencé ; effort constant de différenciation, d'affirmation et de singularisation, aussitôt limité par la tentative inverse, d'appartenance et d'identification, en relation avec la coaction ou la convivialité.

L'identité se construit dans la confrontation de l'identique et de l'altérité, de la similitude et de la différence. Si l'on a pu, dans certains cas, la réduire à n'être qu'entité ou référence d'absolu, essence individuelle ou âme collective, structure stable ou répétition par la filiation, elle me paraît être, en terme instrumental, un système dynamique de sentiments axiologiques et de représentations par lesquels l'acteur social, individuel ou collectif, oriente ses conduites, organise ses projets, construit son histoire, cherche à résoudre les contradictions et à dépasser les conflits, en fonction de déterminations diverses liées à ses conditions de vie, aux rapports de pouvoir dans lesquels il se trouve impliqué, en relations constantes avec d'autres acteurs sociaux, sans lesquels il ne peut ni se définir, ni se (re)connaître.

L'identité de l'acteur social, comme précipité actuel et provisoire de tels processus, peut être ainsi le résultat d'un compromis, ou d'un amalgame entre deux définitions : une "définition exogène" : ce que l'

acteur social doit être et faire, ce que l'on attend de lui, dans le cadre des identités collectives, des rôles sociaux ; l'image que les autres lui renvoient de lui-même ; et une "définition endogène" : ce qu'il a le sentiment d'être et de faire, ce qu'il a envie d'être, ou de devenir, l'image qu'il se donne de lui-même en fonction de son histoire et des valeurs qu'il défend, en fonction aussi de sa situation actuelle et de ses projets. Comment le sujet peut-il coordonner les influences endogènes et exogènes ? Comment peut-il satisfaire ses propres aspirations et répondre aux attentes sociales ?

L'identité s'inscrit ainsi, nécessairement, dans un entre-deux, du singulier et du pluriel, de l'interne et de l'externe, de l'être et de l'action, de l'ego et de l'alter, de la défensive et de l'offensive, de l'enracinement et de la migration, de l'assimilation et de la discrimination, de l'insertion et de la marginalisation.

La quête de l'identité trace un itinéraire, elle est la recherche d'un programme de vie, mais qui jamais n'atteignent un terme, parce que toujours prolongés et déplacés vers l'avenir ; le terme se confondant avec l'idéal du Moi, les aspirations du groupe, ou les utopies sociétales.

L'identité a besoin d'un territoire et d'une histoire, d'identifications ou d'appartenances, valorisantes et/ou sécurisantes. Mais elle ne peut ni s'arrêter, ni se fixer, sous peine de se figer et de se perdre. Seuls le mouvement et le renouvellement, par les tentatives de résolution des conflits, par la quête d'une plus grande cohésion, d'un enrichissement, de l'accès à des valeurs nouvelles, peuvent éviter la perte, réelle ou symbolique, de l'identité.

Une telle conception de l'identité, comme dynamique de l'entre-deux (il faudrait dire plutôt de la diversité, de la pluralité), implique pour être élaborée et vérifiée, un déplacement vers les carrefours pluridisciplinaires. C'est que les études monodisciplinaires tendent à réduire la complexité et la dynamique identitaire, en éliminant les facteurs jugés non pertinents, selon l'optique du chercheur.

Ainsi les sociologues pourraient être tentés d'étudier les identités collectives comme extérieures aux individus qu'elles concernent, et comme s'imposant à eux. Une telle position tend à minimiser l'identisation au profit exclusif de mécanismes d'identification et d'intériorisation par soumission à l'autorité. La socialisation, ainsi limitée à l'enculturation, ne permet pas, dès lors, d'expliquer pourquoi des groupes, ou des individus, refusent les attentes sociales, réclament leur autonomie et leur indépendance, adoptent des attitudes de retrait ou de rejet.

Pour résoudre ce dilemme, il importe d'analyser les conduites, et les représentations, réelles des acteurs sociaux ; d'abandonner des schémas globaux, et de prendre en compte l'interaction entre les niveaux, individuel et interpersonnel, groupal et organisationnel, sociétal et culturel . La théorie de l'intégration doit être réinterprétée en fonction d'une théorie du conflit, inter et intrasystémique ; en liaison avec la différenciation des niveaux qui, tout en possédant une autonomie relative, entretiennent nécessairement entre eux des rapports dialectiques complexes. Si les institutions tendent à s'harmoniser, il existe entre elles des contradictions, auxquelles les acteurs sociaux, groupes ou individus, majoritaires ou minoritaires, se trouvent nécessairement confrontés. Les groupes, ou individus, dans leur propre effort

de totalisation et d'harmonisation, ne peuvent se contenter d'intérioriser les exigences sociales. L'identisation intervient par, et à travers, la prise de conscience des conflits, la nécessité d'opérer des choix, de hiérarchiser des valeurs, de faire un tri parmi les modèles et les groupes de référence. Certes la conscience des aliénations ne les élimine pas pour autant, mais elle porte l'acteur social à revendiquer, à réagir, individuellement ou collectivement, pour réduire sa sujétion, étendre son pouvoir de décision, obtenir, ou se donner, les moyens de vivre selon ses aspirations et ses croyances, organiser et réaliser ses projets. Nous retrouvons ainsi l'identisation, comme provocation au changement, individuel et collectif.

De leur côté les psychologues peuvent être amenés à étudier l'identité individuelle, sa structure et son fonctionnement, en liaison certes avec les personnes privilégiées de l'entourage, et les groupes d'appartenance, mais sans prendre en compte, en particulier, le contexte culturel, les événements, mouvements et rapports sociaux. Pourtant, même dans le cas de l'enfant, et a fortiori de l'adolescent ou de l'adulte, l'individu est constamment concerné, dans sa vie quotidienne, par les conflits idéologiques et les luttes sociales, ne serait-ce qu'à travers les problèmes de l'emploi, de la division du travail par sexes, des revendications catégorielles, de l'écologie ou du nucléaire .. Les clivages idéologiques et politiques sont d'ailleurs aussi présents dans les relations interpersonnelles que les complicités ou similitudes identitaires. La personnalisation, au-delà de l'affirmation de l'identité, implique donc l'engagement, la mise en oeuvre concrète des valeurs auxquelles on adhère, et la mise en valeur par la création d'oeuvres individuelles et collec-

tives. (1). Les changements sociaux seraient vains et dérisoires s'ils n'aboutissaient à des progrès dans les capacités de personnalisation : autonomie, création et contrôle des oeuvres individuelles et collectives, capacité de critique et d'objectivation des processus sociaux.

Dans la conception d'une identité paradoxale, l'unité, toujours provisoire et illusoire, est obtenue par une réaction contre l'angoisse et le malaise nés de multiples clivages, successivement masqués et dévoilés, et des aliénations, en partie inconscients mais aussi partiellement objectivés.

Ainsi, même dans le cas des prescriptions, ou situations, sociales les plus contraignantes, l'individu possède toujours une certaine marge de manoeuvre et peut développer plusieurs stratégies possibles, en particulier en jouant sur les contradictions institutionnelles autant qu'avec ses propres clivages intérieurs, et sa possibilité de hiérarchiser les conduites en fonction des valeurs qui leur sont attachées.

Mais dans bien des cas le sujet ne trouve plus de stratégie satisfaisante, et revendique un changement dans les règles instituées et les rapports sociaux. Ce changement lui apparaît, à tort ou à raison, comme le seul moyen de lever les hypothèques qui pèsent sur son présent et son avenir, d'harmoniser les rôles qu'il assume et de les dynamiser par la réalisation de ses aspirations et des ses projets. Dans cette situation il y a donc crise d'identité, mais aussi sentiment d'impuissance à résoudre des difficultés réelles au niveau des conduites relationnelles et

(1) Le sujet peut adopter, bien sûr, des attitudes de rejet de la société, de refus ou de retrait par rapport aux luttes sociales ; il n'en est pas moins concerné.

sociales. En d'autres termes la crise d'identité est indissociable, et selon les cas source ou produit, des conflits vécus par le sujet en tant qu'acteur social "possédé", ou "dépossédé".

L'exemple de la "féminité" et des "revendications féministes" est particulièrement intéressant du point de vue des rapports entre la personnalisation et la transformation des mentalités et des structures sociales. Evoquer la quête, les conflits et les revendications, de l'identité féminine c'est, bien sûr, faire état des relations, et des représentations, de l'homme et de la femme, même lorsque la solidarité féministe veut se construire contre, ou en dehors, de l'homme.

0.2. LA QUÊTE D'IDENTITÉ FÉMININE ET LES MOUVEMENTS FÉMINISTES

"Quand sera brisé l'infini servage de la femme, l'homme, abominable jusqu'ici, lui ayant donné son congé, elle sera poète elle aussi" (A. Rimbaud).

Mais la femme ne veut pas qu'on lui donne son congé, ni non plus qu'on lui donne la parole. Elle peut vouloir prendre un congé, ou prendre la parole ; mieux encore, créer une parole, de femme (cf. Parole de femme, Annie Leclerc, 1974) (1), pour affirmer son identité et élucider son propre mystère.

Mais cela implique de sa part la prise de conscience, à travers des

(1) Ce sont des "paroles de femmes" que j'évoquerai plus loin. Je ne donnerai donc pas la parole aux femmes, je la leur emprunterai !

conflits parfois dramatiques, (1), de ses aliénations et de la nécessité de retrouver une spécificité. "(Etant enfant) je n'étais qu'une exécutante, une gentille petite fille qu'on manipulait et qui obéissait".. (même s'il lui arrivait à l'occasion de percevoir qu'elle existait, qu'elle n'avait) "pas toujours été entièrement livrée aux autres, je pouvais les tromper, me jouer d'eux, leur échapper, organiser ma propre protection" (M.Cardinal, 1975, p. 122). Plus tard, "je n'étais plus qu'une femme stupide, vieillissante, sans importance, dont la vie n'avait aucun sens. J'étais rien. Rien à en avoir le vertige, rien à hurler la mort .. Je n'avais plus aucune prise sur moi-même. J'étais personne.. J'avais été façonnée pour ressembler le plus possible à un modèle humain que je n'avais pas choisi et qui ne me convenait pas" (op. cit. p. 180-182).

On retrouve aussi cette dépersonnalisation, ce sentiment de perte d'identité, chez Mariella Righini : "A force de me voir avec tes yeux, je me suis perdue de vue. Elevée depuis toujours dans l'abnégation et l'amnésie, je me suis oubliée. Je ne sais plus où je suis femme. Je ne puis déceler ce qui me différencie. Je ne puis nommer ce qui me fait autre. Je ne sais retrouver ce que je suis seule à posséder. Je me souviens de moi comme après une longue absence. J'ai été éloignée, aliénée. Il importe de retrouver mes traces .. d'explorer les régions les plus occultées de ma féminité. Et de découvrir mon vaste continent noir .. prendre possession de moi-même.. Mieux qu'une prise de la Bastille, ma prise de conscience.. retrouver mon lieu différencié, mon endroit spécifique, mon espace, mon être.. Nous sommes nombreuses à éprouver, impérieux ce besoin d'exister. Un besoin aussi vital que celui d'aimer. Nombreuses à nous poser la question fondamentale : et moi ? .. à nous chercher .. à réfléchir sur notre identité.. à interroger nos peurs .. à reconnaître nos valeurs .. à reconstituer les morceaux épars du féminin pour accéder à l'unité de la femme". (1978, p. 102-104).

(1) Ainsi Marie Cardinal, dans "Les Mots pour le dire", raconte sa lutte épuisante contre la maladie mentale, "la "chose", cette colonne de mon être hermétiquement close, pleine de noir en mouvance, dense, épaisse, parcourue à la fois de spasmes, de halètements.. J'avais honte de ce qui se passait à l'intérieur de moi, de ce charivari, de ce désordre, de cette agitation, et personne ne devait regarder là-dedans.. Pour mieux me cacher, j'avais bouché toutes les issues" (1975, p. 11). Elle se vivait dédoublée "Elle et moi. Moi c'est elle. La folle et moi nous avons commencé une vie toute neuve, pleine d'espoir.. Moi la protégeant, elle me prodiguant l'invention, la liberté" (op. cit. p. 17). Il lui faudra sept ans pour retrouver, non seulement la santé mais, le goût de vivre et d'agir, et l'unité de son Moi. "J'avais l'impression d'être complète, la gêne que je ressentais dans la vie avait disparu" (op. cit. p. 259). "Du fragment à l'intégrale, c'est là toute l'histoire entreprise par les femmes pour trouver leur identité" (Nicole Brossard, 1980, p. 394).

Mais cette différenciation critique ne peut véritablement émerger que si est mise en évidence la cause de la dépersonnalisation, et de l'aliénation des femmes. "Les différentes formes d'aliénation dont (les femmes) sont victimes représentent actuellement la plus massive survivance de l'asservissement humain .. le sexisme est plus profond et plus endémique encore que le racisme" (Germaine Tillion, Le harem et les cousins, citée par Benoîte Groult, 1975, p. 49 et 52). Tel est l'ennemi, l'homme, ou plutôt l'homme misogyne et la société qu'il a façonnée à son image.

"Il faut enfin guérir d'être femme. Non pas d'être née femme, mais d'avoir été élevée dans un univers d'hommes, d'avoir vécu chaque étape et chaque acte de notre vie avec les yeux des hommes, selon les critères des hommes".. "Les noirs ont obtenu l'indépendance. Les prolétaires sont unis. Les femmes seulement demeurent soumises et désunies, handicapées par le lien très spécial et souvent délicieux qui les unit à leurs "opresseurs" (B. Groult, 1975, p. 36 et 49). (1)

Mais la difficulté ressentie par les femmes est qu'elles ont intériorisé l'opinion que la société et les hommes se font d'elles. "Ce qui opprime les femmes, ce n'est pas seulement le système masculin, c'est la réponse féminine" (B. Groult, op. cit. p. 213). "La lutte anti-sexiste n'est pas seulement dirigée, comme la lutte anti-capitaliste, contre les structures de la société, elle s'attaque, en chacun de nous, à ce qui nous est le plus intime, à ce qui nous paraissait le plus sûr" (Simone de Beauvoir). (2).

(1) La revendication de l'identité féminine se trouve ainsi placée dans le cadre de la lutte des minorités asservies et baillonnées. La féminité est revendiquée comme la négritude, et elle a aussi besoin de conquérir, symboliquement, son territoire : "car la féminité aussi est une patrie" (B. Groult, op. cit. p. 26), "découvrir mon vaste continent noir, mon Amérique à moi, mes trésors inaliénables. Mon patrimoine de toujours" (M. Righini, op. cit. p. 103). Elle veut aussi recouvrer sa propre histoire (her-story et non plus seulement his-story), et son propre langage.

(2) On sait l'importance qu'a eu Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir (1949) dans l'évolution actuelle du féminisme en France.

Les femmes apporteraient ainsi, elles-mêmes, une misogynie d'appoint, selon l'expression de Françoise Parturier. C'est que, même celles qui s'opposent aux hommes, tendent en fait à renforcer leur pouvoir. "Pour être ton égale il fallait me naturaliser mâle, m'assimiler à ta société, m'intégrer à ton monde" (M. Righini, op. cit. p. 58). Certaines, il est vrai, prônent le phalanstère au féminin, refusant le "berceau, fourneau, dodo", sous la dépendance de l'homme, au profit du "liberté, maternité, sororité", (1), sans qu'il s'agisse, comme on le dit parfois un peu vite, d'une valorisation systématique de l'homosexualité.

"Moi, ce que j'aimerais, c'est habiter dans une grande maison, avec rien que des amies, AMI ..ES.. articula-t-elle, et que l'on partage les enfants que l'on aurait faits. Qu'on soit plein de mères disponibles.. chacune à notre tour. On aurait à part, une pièce réservée, on l'appellerait "le baise-en-ville", ou quelquefois le "lit amer", et elle servirait à l'une ou l'autre .. on serait débarrassées de l'amour. Un rêve !" (F. Groult, 1979, p. 140).

D'autres enfin, appellent de leurs vœux, l'émergence d'une solidarité féminine internationale, pour que soit mis fin à l'asservissement des femmes, et en particulier aux pratiques qui abaissent (le tchador par exemple), ou mutilent cruellement les femmes, (clitoridectomie et surtout infibulation), pour des raisons d'ordre religieux et culturel.

Ces revendications concernant les droits de la femme, sont évidem-

(1) Où la fraternité est remplacée par la sororité, et l'égalité trompeuse par la maternité. "C'est drôle que l'on aime tellement faire des gosses .. qu'on ait le sentiment de supériorité par rapport à l'homme parce que l'on sait fabriquer quelqu'un" (Flora Groult, 1979, p. 137). Les féministes critiquent violemment Freud pour sa théorie misogyne de la sexualité féminine avec l'envie du pénis, le complexe de castration et l'équivalence clitoris = petit pénis. (cf. Mary J. Sherfey, 1968 ; Barnett et al.; Elisabeth Badinter, 1980, etc.). Elles lui opposent le sentiment de frustration devant la maternité, chez le garçon. (E. Sullerot, B. Groult, etc.). Mais la maternité peut aussi être source d'aliénation, et de dépendance à l'égard de l'enfant.

ment justifiées, comme le sont celles sur le droit à la contraception et à l'avortement ; mais interdire la clitoridectomie à des peuples qui l'intègrent à leurs croyances religieuses, n'est-ce pas vouloir imposer une certaine vision universaliste, et sur un mode "missionnaire" ? (1). Nous rencontrons ici un exemple crucial des problèmes posés par l'affirmation des identités, et ses limites. Peut-on s'appuyer sur une éthique universelle pour défendre une identité (féminine), et en contester une autre (culturelle, religieuse) ?

M. Righini, par exemple, refuse la "voie androgyne". "Si je l'avais parcourue jusqu'au bout je me retrouverais aujourd'hui un être indifférencié, à l'apparence et au comportement unisexe, pas tout à fait homme et déjà plus femme..., dépouillée de mon identité de femme, je serais un produit conforme dans un bain de culture uniforme, où s'ébattent des individus homogénéisés, banalisés, neutralisés, toutes différences annulées et tous sexes confondus. Plongée dans l'indifférence, pour avoir nié ma différence. Je me serais laissé déssexualiser, comme d'autres se sont laissé déraciner. Au nom de quoi ? De ce que tu appelles l'universalisme. Et qui n'est que la réduction à un unique modèle, le tien". (op. cit. p. 81). (2).

La clitoridectomie s'inscrit en fait dans un large contexte où les femmes sont loin d'être seules concernées. Il suffirait d'évoquer, parmi mille exemples, la flagellation aux rasoirs chez les hommes chiïtes, la crucifixion volontaire chez les catholiques philippins, etc.

On retiendra en tout cas de ces exemples que l'affirmation, et la défense, d'une identité, font rapidement apparaître des contradictions entre les institutions et une tentative, réaliste et/ou utopique, pour

(1) A L'image des missionnaires eux-mêmes, qui n'ont jamais réussi à "extirper" ces pratiques "barbares".

(2) "On a trop longtemps pris la parole de l'homme pour la vérité universelle et la plus haute expression de l'intelligence, comme l'organe viril constituait la plus noble expression de la sexualité". (B. Groult).

harmoniser ces contradictions (à un niveau local ou international..). Cette tentative implique un effort de différenciation, et de dé-différenciation, à la fois : se différencier de l'autre, de l'étranger, et amalgamer les caractéristiques multiples de l'adversaire (je citerai ici l'amalgame homme-père-maître ou patron ; cf. le fameux padre-padrone cher aux féministes).

0.3. DIVISION SOCIALE PAR SEXES ET UTOPIES SOCIÉTAIRES

Margaret Mead avait, dès 1935, évoqué ces problèmes dans son essai sur Le sexe et le tempérament dans trois sociétés primitives. Elle y rappelait que les garçons, comme les filles, se développent et mûrissent selon des lois spécifiques et locales, selon la trame culturelle particulière qui détermine les relations humaines dans une société donnée. "Aucune civilisation ne s'est dérobée à l'évidence de l'âge et du sexe.. Chaque société a, d'une façon ou d'une autre, codifié les rôles respectifs des hommes et des femmes, mais cela n'a pas été nécessairement en termes de contrastes, de domination et de soumission" (1935, tr. fr. p.X).

Trois solutions, au moins, s'offrent à une société, primitive ou moderne, consciente de son rôle déterminant dans la formation de la personnalité :

1. fixer des types de personnalité contrastés, complémentaires et antithétiques, et faire en sorte que l'organisation sociale réponde aux exigences de cette distinction
2. admettre que la personnalité peut être modelée selon un type unique, aussi facilement qu'elle peut l'être selon un type différent ; cesser d'exiger qu'une distinction soit faite entre les deux sexes, donner

aux filles la même formation qu'aux garçons, leur apprendre le même code de vie, les mêmes formes d'expression, les mêmes métiers.

Mais ces deux solutions ont des inconvénients graves. La première accentue l'injustice, rend difficile l'adaptation, et bloque les aspirations de nombreux individus. La seconde, en sacrifiant les différences de sexe, "risque d'entraîner un appauvrissement de la civilisation", une uniformité déprimante. "Il est aussi artificiel de prétendre qu'il n'existe pas de différence entre les sexes dans une société qui y a toujours cru, que de la souligner exagérément" (op. cit. p. 281). (1).

3. Une troisième solution consiste à régler les différences non sur des catégories, sexe, âge, race, lignée familiale, ou classes sociales (2), mais sur des formes de tempéraments et aptitudes nombreux et variés. "Si nous voulons assister à l'avènement d'une civilisation plus belle, plus riche et plus variée, il nous faut accueillir toute la gamme des virtualités humaines, édifier une société moins arbitraire, où le génie de chacun trouverait la place qui lui convient" (op. cit. p. 287).

Cette troisième solution, cette "fiction sociale", est basée, en fait, sur l'extrapolation discutable du libéralisme, et du pluralisme, de la société américaine. Il y suffirait de quelques aménagements (!). C'est bien ce que M. Mead laissait déjà entendre dans Coming of age in Samoa, lorsque, comparant la culture des îles Samoa et la culture

(1) La première solution est basée sur la conception manichéenne de la société, la seconde sur l'androgynie unitaire, déjà évoquée par M. Arighini (pour la rejeter), et présente aussi, mais plus positivement, chez E. Badinter : "(Certains) verront dans l'unisexisme la voie royale vers la bisexualité, ou la complétude si longtemps rêvée par les hommes.. Après tout, pourquoi l'homme et la femme de demain ne recréeraient-ils pas ce paradis perdu ? Qui peut affirmer que le désordre nouveau engendré par la confusion des rôles ne sera pas l'origine d'un nouvel ordre, plus riche et moins contraignant ?" (1980, p. 371).

(2) "Ce n'est pas un progrès d'abandonner une ligne de démarcation, celle (suite page svte.)

américaine, elle déclarait "une civilisation comme la nôtre, qui admet la coexistence de plusieurs ordres de valeurs, offre une possibilité d'adaptation satisfaisante à des individus d'aspirations, de dons, et de tempéraments, très divers. Lorsque les différents groupes de la communauté cesseront de proclamer la moralité de leurs causes respectives, lorsque chacun d'eux se contentera de recruter ceux qui, par tempérament, sont naturellement portés vers lui, alors se trouveront réalisées les conditions idéales de liberté et de tolérance auxquelles peut seule prétendre une civilisation hétérogène!" (1928, tr. fr. p. 464). (1).

Il ne s'agit pas, bien sûr, pour moi, de contester la validité d'une utopie sociale, n'étant pas expert en futurologie. Je ferai seulement deux remarques :

- la première concerne la construction des attitudes et projets féministes. J'ai essayé de montrer comment, pour échapper à un sentiment d'impuissance, d'inutilité, d'insignifiance, les femmes concernées cherchent à retrouver une dignité, une liberté, une identité, à partir de comparaisons et différenciations critiques, s'opposent aux règles dont elles ne veulent plus assumer la rigueur, et aux hommes, identifiés aux

...(suite) : du sexe, pour une autre, celle des classes sociales" (M. Mead, op. cit. p. 285).

(1) C'est moi qui souligne. On peut s'étonner de tels propos qui font bon marché des conflits de classe et de leur signification, et qui valorisent le "tempérament" et le "naturel", alors que M. Mead a si souvent montré combien le caractère était fortement lié aux orientations culturelles et aux modes éducatifs des sociétés : la tendresse des Arapesh, la férocité des Mondugumor, le calme des Samoans, l'autorité des femmes et la coquetterie des hommes Chambuli...

Cela ne signifie nullement que les individus ne soient pas, au moins partiellement, déterminés dans leurs conduites, par des différences individuelles liées au tempérament ou au caractère. Toutefois, même si l'on admet l'existence de variations individuelles congénitales et/ou héréditaires, ces différences sont "construites", réélaborées en fonction des données sociales et culturelles.

institutions de la société, essentiellement perçue comme patriarcale. Enfin, au nom de nouvelles valeurs féminines, elles proposent de transformer les institutions, à partir de projets et utopies à visées universelles. Ainsi la quête d'identité, l'effort de re-personnalisation, passent par le conflit, la différenciation, l'opposition, et la construction d'un projet, individuel et collectif, de transformation des institutions.

- la seconde renvoie à l'attitude et à la méthode du chercheur en face de l'objet de sa recherche, lorsque celui-ci concerne les processus conflictuels de personnalisation, la remise en question des valeurs, l'émergence d'une idéologie évolutive de la personne dans ses rapports avec les institutions sociales. Dans l'analyse des valeurs et des utopies, des représentations et des fantasmes, il ne s'agit pas de discuter de leur validité, ou de leur "réalisme", et à plus forte raison d'en faire des réalités "matérielles". Il s'agit plutôt de décrire, expliquer et comprendre, les processus imaginaires, de déceler leur signification, et leur fonction, dans la trame de la personnalité et l'histoire de la personnalisation.

0.4. SOUSSION A L'AUTORITE ET POSITION DE LA PERSONNE DANS LES INSTITUTIONS

Dans la division du travail, et des rôles, par sexes, comme dans les représentations de sexes, il n'est en fait pas possible de comprendre la genèse de l'identité féminine, de ses conflits et des aspirations qui lui sont associées, sans la comparer à la genèse de l'identité masculine, ainsi qu'au cadre culturel, et en particulier éducatif, dans lequel l'une et l'autre prennent place. Les féministes sont très sensibles à cet aspect du problème. "Il n'existe nulle part un malheur étan-

che, uniquement féminin, ni un avilissement qui blesse les filles sans éclabousser les pères, ou les mères sans atteindre les fils... L'asservissement ne dégrade pas seulement l'être qui en est victime, mais celui qui en bénéficie". (G. Tillion), "chaque entrave, chaque abus de pouvoir imposés à la femme entraînent leur punition pour l'homme et constituent une cause irréparable de retard pour la société" (B. Groult), etc. On retrouve ici la double aliénation du maître et de l'esclave, chère à Hegel. Mais attribuer à l'homme les caractéristiques oppressives de la société ne fait pas avancer le problème fondamental, selon moi, et qui pourrait se formuler ainsi, par des questions : "L'enculturation est-elle le résultat d'une soumission à l'autorité, parentale, culturelle, religieuse .. ?" "Les institutions sociales prennent-elles en compte les aspirations, les désirs, les besoins d'accomplissement, de créativité, d'autonomie, de spécificité de la personne ?"

C'est à répondre à ces questions que je m'efforcerai, dans la première partie de ce travail, intitulée "Enculturation, soumission à l'autorité et personnalisation". Après avoir critiqué la conception statique de l'identité attributive, assez courante en psychologie expérimentale (1.1.), je ferai une analyse critique des théories du fonctionnement social, dans le but de cerner la place réservée à la personne, et à la personnalisation, dans ce fonctionnement. Certaines mettent en avant le caractère positif (Durkheim ; 1.2.) ou négatif (Koestler et Milgram ; 1.3.) de la soumission à l'autorité. D'autres supposent l'existence d'une interpénétration de la personnalité, de l'organisme, de la culture et de la société (Parsons ; 1.4.), ou d'une liberté de manoeuvre, et des stratégies, de l'acteur social (Crozier ; 1.5.). Touraine, enfin (1.6.) montre l'importance des conflits et des projets,

individuels et collectifs. Je développerai ensuite ma propre thèse sur "l'interstructuration du sujet et des institutions" (1.7.).

0.5. LA CONFORMITE DES REPRESENTATIONS ET ROLES DE SEXE

Il y a toujours une distance entre la réalité présente et l'image que nous en avons. (1). Le mouvement féministe a "gagné des batailles locales. Les mentalités n'ont pas changé" (B. Groult, op. cit. p. 72). Les représentations de l'homme et de la femme, et de leurs rôles dans la division du travail, restent encore (et pour combien de temps ?), stéréotypées. Les préjugés, peu favorables aux femmes, continuent à se manifester. C'est que, dès sa naissance, l'enfant, garçon et fille, ferait l'objet de conduites différenciatrices et même discriminatoires. Ainsi les garçons seraient plus souvent nourris au sein, et les filles sevrées plus tôt. Toutefois, jusqu'à deux ans, et "en dépit des pressions éducatives différenciées, auxquelles les nourrissons ont été soumis, il est encore difficile de classer les garçons et les filles selon leur comportement, tant ils se ressemblent, tant ils aiment, choisissent et font les mêmes choses". mais sous l'effet d'un conditionnement normatif, on constate "qu'à cinq ans tout est joué et que l'adéquation aux stéréotypes masculin et féminin est déjà réalisée : le garçon agressif, actif et dominateur est déjà modelé. Il en va de même pour la fille, soumise, passive et dominée" (Eléna G. Belotti, 1975). Par la médiation des jeux et des jouets, des manuels scolaires, des contes et des légendes, l'enfant en vient à assimiler l'image stéréotypée des rôles parentaux : Papa lit et maman coud (Decroux-Masson, 1979), et

(1) Image souvent orientée par l'idéal et la représentation de ce qui devrait être.

des caractéristiques psychologiques supposées des hommes et des femmes.

Edmond Rostand disait déjà que "le fait d'avoir joué aux poupées et aux soldats de plomb est aussi important que les hormones dans la différenciation psychique de l'homme et de la femme". Ainsi les déterminants culturels interviendraient dans la construction de l'identité sexuelle au même titre que les déterminants biogénétiques ; mais pas au point de se substituer à eux. La question reste donc entière de savoir si les différences constatées entre les hommes et les femmes, sont réelles, ou normées. Rien ne me permettant de répondre ici à ce dilemme, je me contente d'en rappeler l'existence.

Par contre, dans la deuxième partie de ce travail j'analyserai le problème des jugements par inférence et de la pression à la conformité, des stéréotypes dans les systèmes de représentation des sexes et des rôles de sexe. Il conviendra de replacer cette étude dans un cadre plus large, celui de la structure, de la fonction et de la genèse des représentations sociales en général (2.1.). J'essaierai ensuite de montrer, sur l'exemple des attitudes et représentations à l'égard des jouets (2.2.), des représentations de l'homme et de la femme, du père et de la mère, dans leurs rôles, caractéristiques et désirs (2.3.), des représentations et attitudes à l'égard des rôles domestiques (2.4.), chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte, que la conformité, loin d'être un conditionnement sous l'effet de la contrainte, et de la soumission à l'autorité, est un moment nécessaire du développement de l'identité, du garçon comme de la fille. Paradoxalement, elle permet à l'enfant de s'affranchir de son impuissance, de sa sujétion, par identification aux valeurs, spécificités, et prérogatives, de sa catégorie sexuelle.

0.6. L'IMAGINAIRE DE LA RELATION MOI-AUTRE ET LA DYNAMIQUE DE PERSON-
NALISATION

La conformité aux stéréotypes masculin-féminin varie, en fait, considérablement, selon le niveau d'implication du sujet et le type de situation dans laquelle il se trouve. Elle pourra être à son maximum dans une situation conventionnelle, où le sujet n'est pas directement concerné, où, par exemple, il est amené à juger le groupe de sexe opposé. Mais elle peut être présente aussi dans les situations de forte implication, les stéréotypes pouvant servir de masque défensif à l'égard de ses propres attitudes, et de ses désirs, ou du regard d'autrui.

Mais pour qu'il y ait conformité il faut une référence normative à un modèle social, concret ou abstrait. Or toutes les conduites et représentations sont, heureusement, loin d'être associées à des règles précises ; ou bien, à l'inverse, elles font l'objet de prescriptions multiples mais contradictoires. Ces contradictions peuvent être synchroniques (règles posées simultanément mais opposées les unes aux autres), ou diachroniques (règles passées ou présentes, mais que le sujet invoque contradictoirement). C'est grâce à cette marge d'incertitude et à ce jeu de contradictions que la personne peut construire son propre itinéraire, en référence et en opposition constante avec les règles exogènes, ou avec celles qu'il s'impose à lui-même, y dérogeant à l'occasion.

Mais ces processus ne concernent pas seulement les conduites instrumentales et les prises de décision commandées par les régulations immédiates de l'action. Ils interviennent aussi dans le jeu de l'imaginaire, conscient et inconscient, à partir duquel ils orientent les modalités relationnelles et existentielles, l'appel aux souvenirs et la confronta-

tion des possibles, la variation des attitudes, des défenses et des dégagements, en relation avec les angoisses vécues par le moi, et avec les attirances et les antipathies à l'égard d'autrui.

L'identité personnelle ne se construit pas seulement dans le jeu de références normatives et sous la pression de conformités sociales. Pour ne pas être aliéné par ces références ou pressions, pour ne pas être désigné, le sujet doit trouver une solution à ses divisions internes. Si celles-ci sont dûes, pour une grande part, aux contradictions inhérentes aux institutions, c'est dans une confrontation avec ces mêmes institutions, que le sujet cherchera sa propre réunification, par la médiation d'un projet de transformation et d'harmonisation des relations entre le moi, l'autre, et les institutions. Ces tentatives de re-totalisation par le projet, dans la co-action, s'appuient sur des adhésions passionnelles, des identifications et des réactions défensives, des choix et des rejets. Le rôle de l'imaginaire et des attitudes socio-affectives varie, bien sûr, selon qu'il s'agit de l'enfant, de l'adolescent ou de l'adulte, aux différents moments de leur développement, en fonction des crises ou des relances de leur itinéraire, de leur histoire.

Dans la troisième partie de ce travail je m'efforcerai de mettre en évidence certains aspects de l'identité à partir de l'appréciation d'autrui (dis-moi qui tu aimes, et je saurai peut-être dire qui tu veux être, paraître ou devenir ?), et par la médiation d'identifications symboliques.

Seront ainsi analysées les attitudes d'enfants de 7 à 10 ans à l'

égard de personnes photographiées, adultes ou enfants des deux sexes (3.2.) et à l'égard de couples de personnages stylisés, enfants et adultes des deux sexes. (3.3.).

Il importe par ailleurs de se demander comment les rôles et représentations de sexe influent sur la représentation de soi, l'organisation de l'horizon temporel et la prise de conscience des effets d'âge et de génération (3.4.).

A partir d'expériences basées sur des misés en correspondances symboliques : identification à des jouets, des animaux, ou autres éléments naturels, ou construits par l'homme (3.5.), on cherchera à mettre en évidence, chez l'enfant et chez l'adulte, les modalités d'association Moi-autre et la structure de l'image de soi.

Enfin, partant d'une réflexion sur les processus fantasmatiques et les mécanismes défensifs, on étudiera le jeu des projections et des identifications, la dynamique des relations interpersonnelles, intersexuées, sur quelques exemples de protocoles obtenus par le moyen de techniques projectives thématiques (3.6.).

0.7. LE ROLE DE L'IDENTIFICATION DANS LA PERSONNALISATION ET L'IDENTIFICATION

Toutes les théories proposées à ce jour, concernant la socialisation et la genèse de l'identité sexuelle, font nécessairement appel au processus de l'identification, qu'il s'agisse de l'identification au parent de même sexe, de l'identification à la catégorie des individus de même sexe, ou à des personnes ou personnages, à des valeurs ou à des projets.

Dans la quatrième, et dernière, partie de cette recherche, après quelques réflexions préliminaires sur la notion d'identification (4.1.), je proposerai une analyse critique, des divers courants du behaviorisme social, qui intègrent le processus de l'identification à leur conception de l'apprentissage (4.2.), et bien sûr, des théories psychanalytiques, qui considèrent l'identification, ou les identifications, comme un mécanisme inconscient de défense contre les pulsions (4.3.).

Pour terminer je proposerai un modèle fonctionnel et génétique des relations entre l'identité et l'identification, en liaison avec l'émergence de conduites de dépendance, d'agressivité, de maîtrise instrumentale, de fascination narcissique et spéculaire, d'adhésion à des catégories et à des groupes, d'idéalisation du Moi ou de la Société.

PREMIERE PARTIE

ENCULTURATION
SOUSSION A L'AUTORITE
ET
PERSONNALISATION

1.1	Identités attributives de soi, d'autrui, et systèmes de référence. Recherches empiriques introductives.....	p.32
1.2	Socialisation par intériorisation des exigences sociales. Des avantages de la soumission... .	p. 89
1.3	Pathologie sociale et effets négatifs de la soumission.....	p.107
1.4	Personnalité et socialisation dans une théorie générale de l'action.	p.121
1.5	Liberté de l'acteur dans le système social,.....	p.143
1.6	Identité sociale et mouvements sociaux ,.....	p .164
1.7	- Personne et Institutions : leur interstructuration.....	p.186

Pierre TAP

**IDENTITE
IDENTIFICATION
ET
REPRESENTATIONS
DE
SEXE**

Approches pour une étude de la
personnalisation de l'acteur social

TOME II

DOCTORAT D'ETAT

UNIVERSITE DE PARIS - NANTERRE

DEUXIEME PARTIE

**CONFORMITE
ET REPRESENTATIONS
DE
ROLES DE SEXE**

2.1	Attitudes et représentations sociales. Problèmes et méthodes.	p.249
2.2	Conformité d'attribution et d'appréciation des jouets.	p.282
2.3	La représentation de l'homme et de la femme, du père et de la mère, de leurs différences et de leurs activités, chez l'enfant de 7 à 10 ans.	p.343
2.4	Les attitudes à l'égard des rôles domestiques : de l'enfance à l'âge adulte.	p.419

Pierre TAP

**IDENTITE
IDENTIFICATION
ET
REPRESENTATIONS
DE
SEXE**

Approches pour une étude de la
personnalisation de l'acteur social

TOME III

DOCTORAT D'ETAT

UNIVERSITE DE PARIS - NANTERRE

TROISIEME PARTIE

IDENTITE,

APPRECIATION D'AUTRUI

ET

IDENTIFICATIONS SYMBOLIQUES

3.1	L'autre, le couple et le moi : problèmes et méthodes	p. 470
3.2	Les attitudes d'enfants de 7 à 10 ans à l'égard de personnes photographiées.	p. 484
3.3	Les attitudes à l'égard des couples : de l'enfance à l'âge adulte.	p. 515
3.4	L'implication personnelle de l'enfant de 7 à 10 ans dans le jeu des rôles et caractéristiques de sexe et d'âge.	p. 566
3.5	Représentation de soi et identifications symboliques.	p. 629
3.6	Le moi et l'autre dans l'imaginaire projectif.	p. 693

Pierre TAP

**IDENTITE
IDENTIFICATION
ET
REPRESENTATIONS
DE
SEXE**

Approches pour une étude de la
personnalisation de l'acteur social

TOME IV

DOCTORAT D'ETAT

UNIVERSITE DE PARIS - NANTERRE

QUATRIEME PARTIE

**IDENTIFICATION,
IDENTITE
ET
PERSONNALISATION**

4.1	Propos préliminaires.	p. 761
4.2	Identification et apprentissage.	p. 767
4.3	Identification et processus inconscients.	p. 818
4.4	Identification et identisation.	p. 852

CONCLUSION

Pourquoi nier qu'au moment de conclure je vis un intense sentiment de doute et d'insatisfaction? C'est que, au-delà de la destination universitaire, au-delà de la thèse comme pensum (non pas besogne ennuyeuse, mais travail imposé, en temps limité !), c'est mon identité, c'est ma vie, ce sont mes fantasmes et aspirations, de créateur, qui sont en question. "Créer requiert, comme première condition, une filiation symbolique à un créateur reconnu. Sans cette filiation, et sans son reniement ultérieur, pas de paternité possible d'une oeuvre" (Anzieu, Mathieu et al., 1974, p. 3).

Mais il n'est de personnalisation du chercheur que s'il affirme et assume aussi la maternité d'une oeuvre en gestation. Y suis-je parvenu ? C'est ici que les doutes m'assaillent ! N'étais-je pas en état de grossesse nerveuse ? Ou aurais-je accouché d'un monstre, morcelé et sans vie ?

Me voici donc confronté à cette première résistance qui "consiste en un doute corrosif, démoralisant, sur la valeur de ce qu'on est en train de trouver et sur sa propre incapacité à mener à son terme la démonstration, la rédaction, la composition .. négation de soi comme père-mère possible de cette oeuvre dont on est gros" (Anzieu, 1975, p. 159).

Confronté aussi à cette seconde résistance associée à ce que l'on sait déjà, que d'autres ont dit, et qui "constitue une force d'inertie

qui paralyse la saisie de ce qu'on pourrait trouver de neuf. Inventer c'est contredire, c'est oublier un acquis tardif et partagé avec beaucoup pour se plonger, seul, dans quelque couche très ancienne de soi-même, se ressouvenir d'une image personnelle qui s'y trouve entreposée et faire à partir d'elle germer la découverte, l'oeuvre" (id. ibid.).

Cette seconde résistance ne pourrait être surmontée que dans la solitude et le repli sur soi, l'auto-analyse, la quête de l'identité et de la différence, seuls susceptibles de vous détacher de la pensée commune. Pour la première au contraire "le secours ne peut venir que d'autrui", d'un alter-ego qui puisse, dans une immédiateté de compréhension, partager votre "secret", à l'image de Fliess qui "a rempli auprès de Freud ce rôle d'ami, de soutien, de caisse de résonance, d'amplificateur", et que Freud, son aîné de deux ans, regardait "comme dans un miroir".

Je ne suis guère prêt à utiliser ici mon auto-analyse, ou à évoquer les modalités conflictuelles de mes relations avec autrui ; bien conscient pourtant qu'elles seraient profitables à la démonstration de ma thèse sur la genèse de l'identité, à travers les conflits d'identifications et le jeu complexe des représentations de sexe. Il m'était naturellement plus facile d'utiliser des références d'auteurs, des propos d'enfants, ou des études de cas, comme porteurs de ma propre parole, et de mes propres sentiments, en même temps que des leurs.

Je me dois cependant, non de projeter, mais d'exposer (mettre à l'extérieur de soi), ce qui, dans ma propre histoire, paraît constituer la clé subjective de mes difficultés de choix, de mes identifications ou résistances, existentielles et scientifiques.

1. La situation complexe d'orphelin de père. N'ayant pas connu mon père réel (militaire, victime de la dernière guerre, décédé deux ans après ma naissance), j'ai construit une image idéalisée de la fonction paternelle, associée à une quête d'absolu ; et en conflit constant avec l'image de mon grand-père maternel, menuisier-charron-forgeron, réaliste et réalisateur, travailleur infatigable et doué de toutes les capacités instrumentales, auprès de qui j'ai vécu les quinze premières années de ma vie, et à qui je me suis nécessairement, quoique partiellement, identifié.
2. La situation-complexe du cadet. Mon adolescence me paraît avoir été marquée par le refus constant, mais inconscient, de l'infériorité du "second" (face à un frère aîné), où le dépassement de soi et la reconnaissance sociale ne pouvaient être obtenus en dehors d'une compétition, dévoreuse d'énergie, avec des alter-ego/adversaires.
3. La situation-complexe du disciple. Le jeu de confusion des pères et des pairs, le conflit des adhésions et des oppositions, ont jalonné depuis vingt ans mon itinéraire scientifique et personnel. Ils ne pouvaient que m'éloigner d'une "identification héroïque" (selon l'expression d'Anzieu) à un "créateur reconnu", unique, et m'engager dans une quête indéfinie de l'identité et de l'oeuvre scientifiques, aiguillonnée par l'avidité d'érudition, le besoin de bien connaître et de m'identifier avant de contredire, la nécessité de contredire avant d'assimiler, de faire mien ce qui de l'autre m'aide à progresser, à comprendre et à expliquer ; avant de chercher à le dépasser.

Dans cette intrusion autobiographique, hors de toute orthodoxie scientifique et universitaire, je n'ai évoqué que des éléments liés à une problématique identificatoire, dans un jeu de relations, ou de représentations,

où les images maternelles et féminines semblent exclues. (1) Cette accentuation "machiste", sur fond de compulsion virile, quoique involontaire, n'est sans doute pas aléatoire. Il est en définitive plus facile de se situer entre-deux théories scientifiques (ou plusieurs) que d'analyser, pour soi-même, la problématique de l'entre-deux sexes. Au-delà de références freudiennes (refus d'identification à l'image maternelle, défense contre d'éventuelles tendances homosexuelles latentes) ou adleriennes (réaction à l'infériorité, compulsion..), et au-delà de mon propre cas, il m'importait d'objectiver les processus de personnalisation, chez le garçon et l'homme, comme chez la fille et la femme, et de voir comment ces processus intègrent les références, les représentations, les stéréotypes et les fantasmes associés à l'un ou l'autre sexe et à leur interaction.

Or la personnalisation est la quête d'un pouvoir, d'une maîtrise des objets, de soi et d'autrui ; elle est l'effort pour se signifier et créer des valeurs ; elle implique un processus de différenciation critique, de dépassement des aliénations et impuissances, d'objectivation des dépendances et des conflits, de réalisation des potentialités, d'unification du moi, de maîtrise des possibles, d'harmonisation des aspirations dans un programme de vie, de coordination des fins et des moyens, de l'idéal et des capacités, réelles et actuelles, du moi, en fonction des situations et des institutions.

La personnalisation, en effet, ne peut s'inscrire dans une pure relation de soi à soi, du corps propre aux caractéristiques psychiques individuelles. Elle s'élabore nécessairement dans des relations duelles avec

(1) Alors qu'elles y participent, fondamentalement.

autrui, et des processus interpersonnels, des interactions et des communications, dans le jeu des prises de rôles et des représentations ; elle se construit aussi par l'enculturation, perçue, non comme intégration passive de soi dans la culture, ou intériorisation de la culture en soi, mais comme une construction active, impliquant des choix, des rejets et des conflits nés d'incitations sociales contradictoires. La personnalisation ne se réduit ainsi ni à l'individuation-identisation (affirmation, autonomie, unification, continuité..), ni à l'enculturation, ni aux systèmes d'interactions. Elle est une tentative, toujours renouvelée, de leur totalisation, par la construction de visées, de valeurs finalisées, de projets de transformation de soi, de changement dans les relations interpersonnelles et dans les règles, ou institutions, sociales et culturelles.

Mais cet effort de totalisation est constamment freiné par des occultations et des masquages, par le jeu d'aliénations provoquant le sentiment d'impuissance, d'in-signifiante, de dévalorisation, d'incapacité à réaliser ses potentialités, de limitation du champ temporel ou spatial, par déracinement et perte d'un passé, incapacité d'agir de façon personnelle dans le présent, ou d'organiser et prévoir l'avenir, pour soi et pour les autres.

Par un jeu complexe de régulations entre le moi, les autres, les "Nous", et les institutions, la personnalisation est en fait un constant effort de décroissement et de repersonnalisation, de lutte contre les clivages internes et les aliénations exogènes qui transforment l'homme en objet, en animal ou en automate.

Les rôles et représentations de sexe, la sexité, la sexualité, l'amour, ont une place, et une fonction, importantes dans le procès de personnalisation-dépersonnalisation-repersonnalisation. C'est qu'ils concernent l'ensem-

ble des activités de l'individu et, mettent en jeu son identité corporelle, l'image de lui-même dans ses relations avec l'autre, de même sexe ou de sexe différent, sa position dans la société, en fonction des mécanismes sexistes de la division du travail par sexes, comme dans la culture, en fonction des stéréotypes, des valeurs et règles instituant des discriminations, des standards de comportements ou des modèles de références identitaires. (1)

La méthode la plus convaincante pour analyser le procès de personnalisation dans sa complexité, serait l'étude d'autobiographies. J'aimerais, comme exemple ultime, présenter le cas de Jean Brissé Saint-Macary, à partir de son ouvrage autobiographique 1 mètre 34 (1975). Avec pudeur, un nain nous parle de lui, pour nous parler de nous, avec émotion et tendresse... Nous tous, ses semblables, nous tous infirmes de quelque chose ou de quelqu'un. Un nain cerné par les rires moqueurs et la bêtise hostile -la cruauté sadique même- et dont les cent trente quatre centimètres pourraient mesurer l'échelle du malheur. Mais en nous faisant participer à sa vie, c'est autre chose qu'il nous conte : la longue et difficile quête d'une identité, la conquête de soi, de l'amour et de la participation, à part entière, à la vie sociale et culturelle de son temps.

(1) Nous sommes bien loin encore d'une égalité réelle, et d'une universalisation des droits de l'être humain. Je citerai ici deux exemples récemment évoqués par les médias. Une femme ne peut être jockey professionnelle, elle ne peut être qu'amateur. Même dans ce cas, elle doit produire une permission de son mari !, et si elle gagne une course on lui fait un cadeau (sac à main, etc..) !

Un cas de sexisme inversé est apparu à propos de l'égalité homme-femme devant la peine de mort. A égalité de responsabilités, une femme a plus de chance d'éviter la peine capitale. Au-delà de la discrimination, c'est la peine de mort qu'il faudrait, bien sûr, contester.

Dès la première ligne il se présente "Nain, notaire, docteur en droit, soixante-douze ans, heureux, tel je me décline aujourd'hui, car tels me paraissent être, et dans leur ordre d'importance, les éléments constitutifs qui font de moi Jean Brissé Saint-Macary" (op. cit. p. 9). Mais il ne s'agit là que du libellé d'une carte de visite, résultat d'une vie douloureuse, parfois dramatique, marquée du sceau de la lutte contre l'infériorisation née du regard de l'autre, à l'aune duquel il se perçoit comme "une miniature d'être, un raccourci, un abrégé, un ratatiné, un diminutif, un avorton, une injure à la nature, une puce, un nabot" (op. cit. 111).

Jean est né en 1902, d'une famille de la vieille bourgeoisie bordelaise. Très tôt son père, médecin militaire, constate ses difficultés de développement ; et pour relancer sa croissance, va le soumettre à de nombreux traitements et opérations ; aussi inutiles que douloureux. A 5 ans, Jean se voit définitivement condamné à vivre sa vie de nain. Pendant son enfance et son adolescence il subit des humiliations répétées de la part des camarades de son âge avec lesquels il s'interdit désormais de jouer. Il se souvient, plus particulièrement, de la réflexion d'une petite fille (car "les petites filles c'est quand même plus important que les petits garçons"), qui refusa de s'asseoir près de lui, parce qu'il était "trop laid". Un jour que des enfants s'acharnaient sur lui, le traitant de "petit nain" et lui crachant au visage, il gifla l'un de ses agresseurs. "La mère du garnement se jeta sur moi toutes griffes dehors, et me flanqua deux paires de claques qui me projetèrent au sol; (en hurlant) "tu es un petit monstre, tu n'es pas un homme ! Ta mère aurait dû te tuer le jour de ta naissance !" Jean se trouve ainsi brutalement victime de cette peur instinctive des hommes confrontés à leur caricature, et de ce stéréotype fortement enraciné selon lequel le nain est un être dangereux et maléfique. Il ne trouvera la paix que du jour où il ne se reconnaîtra plus dans cette identité négative, perçue dans le miroir que lui tenaient les "mauvais bougres", camarades cruels, parents inconscients et, plus grave encore, maîtres indignes. Mais il devra lutter aussi, et c'est plus difficile, contre la pitié des "bonnes âmes".. Il se souvient pourtant des premiers films de Chaplin, qu'il allait voir et revoir, "pour y pleurer : je m'étais identifié au Kid .. comme on s'apitoie sans se laisser sur son triste sort" (op. cit. p. 96).

Mais dans cette grisaille il trouvera des appuis solides. Dans sa famille d'abord. "J'étais nain chez les autres, qu'ils se moquent ou qu'ils faisaient mine de ne pas le voir. Chez moi, j'étais un homme, et un homme ça ne pleure pas, ça serre les dents, ça gagne sa partie". L'obsession de son père était de faire de lui un homme, en dépit de son handicap physique. Il était autoritaire à son égard, et lui indiquait le chemin de l'effort, synonyme de devoir. Obéissance et devoir étaient ses règles de vie et il les imposait à son fils. En dehors du père, il y avait les femmes : sa mère, très aimante mais qui rejoignait la rigueur de son mari, par la voie de la religion et de la morale ; sa gouvernante, la vieille Jeanne, toujours là pour l'aider, le porter, le consoler, sécher ses larmes, partager ses petits secrets et ses grandes peines ; sa soeur aînée, indemne d'infirmité, qu'il jalousait un peu, à tort, croyant son père plus proche d'elle, mais qui fût, en bien des circonstances, son ardent défenseur.

C'est pourtant dans les livres et dans les études que Jean va trouver sa première compensation. Il se passionne pour l'histoire et la géographie, au point que le professeur qui l'interroge à l'oral du baccalauréat, lui conseille de préparer l'agrégation, et tente de convaincre son père. Mais

celui-ci s'y refuse (angoisse liée aux dangers supposés : dérèglement cervical, perte de santé, moqueries et méchanceté des élèves, etc.) ; il propose à Jean de faire son notariat et de s'installer en milieu rural (minimisation des risques).

Jean commence ses études de Droit, mais en 1925 (23 ans) il est atteint d'une ostéite tuberculeuse localisée au sternum, et son médecin traitant lui annonce sa mort prochaine, ne lui laissant le choix qu'entre une mort saine (laisser-faire = putréfaction progressive, faisant fuir les proches..) et une mort propre (opération n'ayant d'autre but que d'enlever le maximum de pus par de multiples perforations du sternum). Jean choisit l'opération mais confronté à sa mort prochaine, il entre dans une période de profond mysticisme, et entreprend, en cachette et à pied (1), un voyage à Lourdes. Il revient plus serein, prêt à affronter sa propre mort, et cette opération qui n'est même plus celle de la dernière chance. L'opération a lieu, sans anesthésie (2). Mais cette opération s'avère inutile, les traces de la maladie ont disparu. Jean est guéri, et se considère dès lors comme un miraculé de Lourdes. (3).

Il reprend avec passion ses études de Droit. Bonnecase, professeur de droit civil, le pousse à préparer un doctorat et arrive à convaincre son père. Pourtant, pendant six mois, Jean n'arrive pas à écrire une ligne. "J'hésitais, j'avais peur. Le doute rongeur m'empêchait d'agir. Resurgissait en moi un passé atroce mais tout proche, que je refoulais en vain dans les zones les plus lointaines de ma mémoire" (op. cit. p. 76). A cette époque il rencontre la femme d'un médecin, amie de ses parents, qui lui manifeste l'intérêt qu'elle porte à sa réussite. Elle a eu, elle-même un enfant anormal, supprimé dès la naissance, et voudrait aider Jean à réussir, comme pour alléger sa propre culpabilité. Pour la première fois, Jean raconte sa vie à quelqu'un, il exprime ses doutes et ses problèmes. Il évoque l'interdiction paternelle de fréquenter les filles ; il exprime ses frustrations dues à l'absence de toute tendresse féminine .. Son interlocutrice lui offre alors comme compensation, de se montrer nue devant lui.

Cet épisode le libère. Il passe sa thèse, dans d'excellentes conditions, en 1928, et obtient même la médaille d'or du Concours des thèses de droit, l'année suivante. On lui propose une bourse de recherche, aux U.S.A., mais son père refuse encore, toujours pour les mêmes raisons.

Mais, sa thèse de doctorat passée, Jean n'a plus de "carotte au bout du bâton qui puisse masquer le vide de (son) existence". Il tombe dans un

(1) Un vieux cordonnier génial, le père Saboulard, lui confectionne des souliers spéciaux, adaptés aux déformations de ses pieds. Jean trouvera dans la marche, et les courses en montagne, un nouveau moyen de se dépasser.

(2) Le père de Jean dit aux chirurgiens "quand je dis à mon fils de ne pas broncher, il obéit". Malgré les douleurs intolérables, Jean s'efforce de correspondre à cette image héroïque que son père donne, et attend, de lui.

(3) Il a cherché à convaincre son père de cette certitude, en vain. Par contre dans son ouvrage, il demande au lecteur, non de partager sa croyance, mais de comprendre son importance dans cette période de sa vie.

état de désespoir.. l'idée du suicide le travaille. Pour fuir le monde qui le renie, il entre à la Trappe en 1930, et en ressort, deux ans plus tard, pour raisons de santé. Mais les raisons de santé, réelles (évanouissements, etc) ne suffisent pas, il le sent, à expliquer son départ : "l'esprit de compétition, le désir de paraître, mes vieux habits de lutteur m'avaient empêché de revêtir la robe de bure de l'obéissance" (op. cit. p. 144). Il lui faut, de nouveau, aller de l'avant. Mais ces deux années ont transformé ses attitudes, et constituent un tournant dans sa vie. Il perçoit dès lors que son angoisse "n'était que hurlement d'amour jamais compris, et que pour la première fois (il accepte)". Il revendique désormais son droit au bonheur ; il comprend mieux la signification des interdits paternels, mais ne ressent plus maintenant la nécessité d'y souscrire. Il comprend mieux aussi ses propres défenses, et les croyances qui les accompagnent ; et en particulier celle qui consiste en la nécessité d'être le meilleur pour être enfin accepté par les autres. Il s'accepte désormais tel qu'il est. "A m'accepter différent, je me suis retrouvé semblable à ceux qui me croyaient loin d'eux" (op. cit. p. 10).

Son père meurt l'année suivante. "Comme on reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait en partant .. je n'ai compris le rôle de mon père qu'à l'heure de sa mort" (op. cit. p. 92).

Paradoxalement Jean va enfin répondre aux attentes de son père, en devenant, après bien des combats, notaire rural (1937) "c'est mon métier qui, en me faisant prendre ma part de l'effort humain, m'ouvrait les portes de la joie .. La découverte que l'infirmes qui s'excluait du monde pourrait avoir une véritable relation avec autrui, établir des contacts, bâtir des amitiés, a transformé du tout au tout ma vision des choses.. A me tourner vers les autres, à travers mes efforts sociaux, c'est moi que je récompensais". (op. cit. p. 166-167).

Ses activités compensatoires, son désir de performance, prennent un tour différent. Il continue à faire de la montagne, mais il y est débarrassé de la tentation inconsciente de l'accident mortel et de la nécessité d'ascensions, en cachette (transgression des interdits paternels). Il s'agira désormais d'efforts et de réussite, en commun. Son goût et sa pratique des armes ne sont plus un moyen compulsif d'apparaître viril, et de détruire (chasse-carnage), mais de se mesurer aux autres dans des championnats officiels de ball-trap.

Mais ses activités professionnelles, ou de loisir, ne suffisent plus. A la sortie de la Trappe, à trente ans passés, il établit ses premières relations amoureuses. A une première période d'amitiés féminines, chastes et romantiques, va succéder celle des amours ancillaires. Il garde un souvenir ému et tendre de ses premières relations sexuelles. Devenu notaire il ne craint plus la rencontre des femmes, mais il devra attendre douze ans encore pour rencontrer l'amour en la personne de Suzanne, qu'il épouse en 1945. "Les gens heureux n'ont pas d'histoire, et trente ans de bonheur ne se racontent pas". Mais la félicité va alterner avec des épreuves terribles, "supportées ensemble avec la même peine et le même courage". De leur union naquit normalement Marie-Antoinette, puis Pierre, né nain et muet et qui mourra accidentellement à 8 ans et demi, et Jean-François, enfant anormal qui ne devait vivre que quelques heures. Marie-Antoinette sera, cependant, la consolation et la justification des risques. "Elle se maria, et comble maintenant notre vieillesse de la présence joyeuse et animée des deux petits enfants, Laurent et Pascale" (op. cit. 206-208).

C'est à servir que Jean va consacrer sa vie. Mais il prend rapidement conscience que, servir efficacement, c'est coopérer pour changer les mentalités comme les institutions, adhérer à des organisations, les créer au besoin. Il participera ainsi à la mise en place de coopératives agricoles, dont il sera longtemps le conseiller juridique. Il cherchera à transformer, à rendre plus dynamique le rôle des notaires, comme délégué au Conseil supérieur du notariat (pendant 20 ans), il participera enfin à la création de l'association des personnes de petite taille. A celles-ci il conseille d'intervenir dans les activités collectives .., "nous ne serons plus exclus si nous comprenons l'essentiel, qui est de créer et de travailler, de donner et d'échanger".. car "l'enfer, ce n'est pas vivre avec les autres, c'est traverser la vie en solitaire" (op. cit. p. 11).

Dans ce raccourci d'une vie, certes exemplaire à bien des égards, on retrouve les processus généraux (mais pas nécessairement universels) de la personnalisation et de l'identisation. On y voit clairement le rôle de la soumission à l'autorité, et aux attentes d'un père, qui alliait les plus belles vertus aux pires intransigeances. Pourtant Jean a la conviction qu'il serait tout à fait différent sans son père, dont l'éducation, si particulière, "fut l'élément le plus important dans la formation de (sa) personnalité".. "Cette éducation de fer m'a sans doute sauvé". Il se refuse, pourtant à lui ressembler, tout en admettant qu'il y a en son père, deux hommes totalement opposés : c'est le militaire qui prévaut dans les conduites et les attitudes affirmées : honneur, rigueur, devoir et obéissance ; mais le père-militaire lutte contre le père-médecin : humain, attentif et tendre (tendresse qu'il s'efforce de ne pas laisser paraître parce qu'il la considère comme une faiblesse). Face à l'ambivalence paternelle, Jean élabore une ambivalence en retour : s'il obéit au père militaire, à ses injonctions et à ses attentes, il ne s'identifie pas à lui, ni aux valeurs qu'il prône. En voulant faire de lui, un homme comme les autres, viril et résistant à la douleur ou aux coups du sort, son père le nie dans cette différence, qu'aucune compensation ne peut anéantir, sauf à s'anéantir lui-même ou à nier les divisions et les conflits qui l'habitent. En lui interdisant d'avoir des relations sexuelles et de procréer, ou en l'empêchant d'emprunter telle ou telle voie professionnelle, il l'empêche justement d'être comme les autres, tout autant que d'être lui-même. Mais Jean s'identifiera au père-médecin. "Je n'avais (jusque là) considéré que l'aspect militaire de son attitude. A présent je me souvenais aussi qu'il était médecin ! Il l'était dans sa nature profonde... son caractère de chef faisant place à l'attention et à la délicatesse les plus douces" (op. cit. p. 99).

Cette ambivalence même fait que Jean ne peut s'opposer, de front, à son père, et qu'il choisit de transgresser ses interdits, en cachette, pour les courses en montagne ou l'achat d'armes de collection. (1).

Par sa mère, Jean construit ses croyances religieuses, qu'il ne remettra jamais en question, associées, selon les moments, à des élans mystiques

(1) Le père-militaire déteste la montagne, et paradoxalement aussi les armes à feu. S'il les interdit à son fils c'est parce qu'il perçoit que la première comme les secondes, sont associées en quelque façon à des désirs mortifères (alors qu'elles ont aussi un lien avec des désirs contraires de défi à la mort et d'affirmation de soi).

ou à une ouverture aux autres. Mais le Dieu de sa mère est puissant et dur, il ne permet ni l'attendrissement ni même la plainte. Ainsi au "fais ton devoir" de son père, répond comme en écho l' "obéis à Dieu" de sa mère. "Je n'avais plus grande latitude pour exercer mon libre arbitre".

A cette période Jean ne vit les valeurs, et les croyances, que par délégation. Il s'y trouve enfermé comme en un corset de plomb, dont il ne se libérera que par un effort de repersonnalisation et de resocialisation, après son passage à la Trappe (vécu comme rite d'initiation par le groupe), dans, et par, ses activités professionnelles et familiales, et ses engagements sociaux.

Pour mieux saisir cette évolution, il serait évidemment nécessaire de prendre en compte les caractéristiques historiques de l'insertion de Jean : la société française au début du siècle, la classe bourgeoise, l'insertion socio-géographique (professions libérales en milieu bordelais) etc.

De ce point de vue toute personnalisation est une tentative unique de totalisation, d'effort d'harmonisation entre les conditions d'existence, les incitations culturelles, les modalités propres de communication et d'interaction, et les processus et évènements spécifiques de l'histoire individuelle. Seule l'analyse biographique permet de mieux comprendre cette tentative dans le jeu des confrontations et des conflits, des réussites partielles ou des échecs, des visées égocentriques ou alterocentriques.

Mais toute personnalisation s'inscrit aussi dans un réseau complexe d'influences interpersonnelles et socioculturelles, hétérogènes et contradictoires. Si le sujet intègre et organise ces influences de façon spécifique, il les partage pourtant avec l'ensemble des personnes qui constituent ses groupes ou catégories d'appartenance : groupe familial, entourage plus large, cercle d'amis, catégories ou groupes définis par l'âge, le sexe et la profession, etc. Il est donc important de cerner ces influences, tant au niveau des conduites qu'à celui des représentations et des fantasmes.

Dans le présent travail, j'ai surtout cherché à mettre en évidence l'intervention des représentations sociales associées au sexe et à l'âge, aussi bien dans les systèmes d'attribution que dans les attitudes, à l'égard de soi ou d'autrui, à l'égard d'objets ou de personnes, de relations intersexes ou d'interactions de rôles. (1). La technique d'analyse quantitative, différentielle et génétique, associée à l'analyse du contenu, des réponses d'enfants, d'adolescents et/ou d'adultes, à de multiples épreuves ou questionnaires, m'a permis de montrer que les images de soi et d'autrui, les représentations des rôles, des personnes ou des couples, sont influencées par des jugements moraux, des inférences stéréotypées, des identifications, et des oppositions, catégorielles. Ces représentations se construisent par un jeu complexe de comparaisons sociales, à partir d'inductions par l'expérience, de présomptions de similitude ou de différence, de références égocentriques ou sociocentriques (le Moi, et le Nous par opposition à l'Alter, spécifique ou généralisé), de soumission ou d'opposition aux pressions exogènes.

La conformité aux attentes parentales et l'intériorisation des règles socio-culturelles par le jeu d'identifications multiples, et plus parti-

(1) Dans ses travaux récents sur l'espace élémentaire de l'identité sociale Zavalloni met en évidence la structure du Soï comme résultat des interactions entre la dimension Identité-Altérité et la dimension Valorisation-Dévalorisation. On obtiendrait ainsi une zone de satisfaction (soi valorisé), une zone de conflit interne et de stress (soi dévalorisé), une zone de gratification-frustration (alter valorisé qui aide, à qui l'on désire ressembler sans pour autant y arriver) et une zone de menace (alter dévalorisé mais éventuellement dangereux pour le Soï) (Zavalloni et Louis-Guérin, 1979 et Zavalloni, 1980). Mais on ne voit pas clairement dans cette étude comment s'instaure la dynamique des rapports de l'identité avec les projets individuels et collectifs, les conflits et les tentatives de transformation des relations et des règles sociales.

culièrement de l'identification catégorielle de sexe, peuvent, dans un premier temps, favoriser la personnalisation dans la mesure où elles permettent une affirmation identitaire, une réaction à un état antérieur d'infériorité, de sujétion, d'aliénation par impuissance et insignifiance du Moi. En cherchant à être "comme les autres", à valoriser les similitudes et le consensus intersubjectif, le sujet renforce sa propre estime de lui-même et sa cohésion interne. Mais cette "fusion océanique" aux groupes et catégories d'appartenance ou de référence, ou cette dépendance aux attentes, aux jugements et au regard de l'autre, deviennent à leur tour aliénantes si ne s'opère pas une différenciation critique, une objectivation des identifications divergentes, une double tentative de dépassement : de l'égocentrisme et du sociocentrisme d'une part, de la contrainte et de l'obéissance à l'autorité d'autre part. Ce dépassement ne peut être obtenu que par une double ouverture, temporelle et sociale : par le projet et le programme de vie le sujet se libère des sujétions, cherche à développer ses potentialités par l'élargissement du champ et la hiérarchisation des possibles. Par la coopération et la confrontation, l'adhésion et la critique, la participation aux actions et aux projets collectifs, le sujet prend conscience des déterminants exogènes de ses propres blocages et conflits, autant que des aspects défensifs et autocentrés de ses conduites, représentations ou attitudes. Il s'engage ainsi dans une nouvelle tentative de totalisation personnalisante par la médiation d'actions collectives de transformation des moeurs et des institutions.

On pourrait contester cette théorie de la personnalisation, du fait de son caractère trop optimiste. Elle ne serait valable que pour une fraction de la population et méconnaîtrait tout autant les conduites routinières ou inadaptées, que les références à des identités négatives associées aux maladies mentales, aux conduites de retrait, à la marginalité ou à la délinquan-

ce. Cette critique ne me paraît pas fondée, dans la mesure même où la conception de la personnalisation que j'ai développée dans le présent travail implique la prise en compte des processus de dé-personnalisation dans ses rapports éventuels avec les conduites anti-sociales ou pathologiques. Il existe un "quart-monde de l'identité", celui des marginaux et des exclus, forcés ou volontaires ; celui des sous-alimentés de la reconnaissance sociale et individuelle, et qui n'ont souvent à leur disposition que le langage de la violence pour exprimer leur désir de se voir seulement reconnus dans leur identité d'être humain. Le résultat est le passage de la marginalité à l'exclusion institutionnalisée (par prisons, centres ou hôpitaux interposés) et l'instauration, ou le renforcement d'une identité négative. L'agressivité peut être un moyen de s'affirmer et tenter de résoudre les conflits et les divisions, internes ou externes. Mais "la violence et l'agression correspondent concrètement à des états d'identités instables ou insuffisamment stables" (J. Guillaumin, 1980), et elles peuvent engager l'individu dans une suite d'actes antisociaux, perçus par lui, les autres ou la société, comme irréversibles ou irréparables. Tel est l'avis de Patrick, condamné à vingt ans de prison, lorsqu'il déclare "Nous ne devons retenir qu'un fait : si un homme a trébuché, c'est que son équilibre était aussi précaire que peu étayé. La base de toute sa structure était lézardée, friable parce qu'érodée par des événements survenus brusquement alors ; il a suffi d'un petit coup de vent pour le faire basculer. C'est précisément à ce moment là qu'il aurait été profitable d'intervenir, non pas après !.. Après, c'est trop tard !.. Le remède n'est ni la justice, ni la prison, ni l'abomination des Q.S.R. (quartiers à sécurité renforcée), c'est simplement une bonne dose de logique et une société plus consciente de ses responsabilités. (Dans le cas contraire) on recouvre la simple dose de volontariat à la marginalité d'un homme par une solide couche de haine qui lui fait effectuer un nouveau pas décisif sur le chemin du non-retour et de l'irrémé-

diabie". A une identité instable peut ainsi succéder une identité solidement ancrée dans des attitudes résolument haineuses à l'égard de la société et puisant sa reconnaissance et sa valorisation dans un groupe d'appartenance anti-social.

Mais le besoin d'amour, de reconnaissance et de valorisation existe chez tout individu, et peut-être plus encore chez les handicapés sociaux. Dans une interview accordée à un éducateur, Nathalie, prostituée en exercice, déclare "ma mère me rejette parce que je suis une prostituée. Mon père dit "je ne veux pas voir de ton sale argent", tout juste s'il accepte les cadeaux que je lui fais. Mais qu'ils reconnaissent seulement que je suis et que je reste leur fille".

Comme le remarque Granger (1980) à propos de ses recherches sur les jeunes délinquants, l'identité de ces derniers est à la fois positive et négative, centrée sur soi et sur alter. "L'image négative est soutenue simultanément par le soi qui rejette alter et cherche à se venger ou à l'exploiter, et par alter qui rejette le sujet et tente de le contrôler. L'image positive, en partie par compensation, permet au sujet de se sentir bon et même d'adhérer aux valeurs prônées par la société pour autant qu'elle démontre qu'elle les agit envers lui. Tant qu'elle ne le fait pas, il se trouve justifié d'être son agresseur" (p. 200) .

L'étude de biographies de grands délinquants montrerait facilement comment l'issue de cette lutte entre une identité négative et une identité positive, dépend fondamentalement, d'une part de modalités socio-affectives instaurées dans, et par, des relations ou communications avec autrui (amitié, amour, admiration, identification..), et des possibilités d'ouver-

ture et de dépassement. Ces modalités et possibilités peuvent renforcer la référence à un groupe anti-social, ou orienter le sujet vers des relations et conduites susceptibles de resocialiser l'individu, et par là même de le repersonnaliser. Mais la marge est étroite. La vie en prison peut briser l'image de soi, sans contrepartie à la solitude et à la haine. "Dehors j'étais fort et me croyais maître de ma vie. Ici, que suis-je ? J'ai conscience d'avoir présumé de ma valeur et de ma force" (Philippe). A la sortie les récidives sont fréquentes : "Un fauve est relâché. Vous sortez sans travail; on vous laisse sur la paille. Vos antécédents vous trahissent et tous les gens vous banissent.. C'est alors que l'école des prisonniers vous revient en tête, et c'est relancé : c'est la délinquance, les cambriolages. Et un jour, c'est le carambolage. Vous réintégrez vos quartiers. Vous êtes de nouveau prisonnier. On ne peut jamais en voir la fin. La société n'est qu'une vis sans fin" (Bernard). Une telle désespérance apparaît fréquemment, mais le détenu lui oppose constamment des aspirations, des désirs de "s'en sortir" comme des prévisions pour la sortie. Même dans la pire situation (condamné à mort ou à perpétuité), il construit des projets, cherche à dépasser son aliénation présente par un effort de dépassement, grâce à l'accès à des relations plus authentiques : amitié, réévaluation de l'amour conjugal ou parental, quête d'aptitudes manuelles ou intellectuelles, passion artistique, conversion religieuse, ou participation à une lutte collective pour l'humanisation des prisons. (1). A titre d'exemple Yves, condamné à perpétuité, se convertit au catholicisme, et entreprend, au nom de ses nouvelles croyances, une lutte pour "révolutionner les coeurs" de ses co-détenus. Mais

(1) On peut évidemment discuter le caractère authentique des stratégies et adhésions des détenus. Une conception purement utilitariste les interpréterait comme moyen d'obtenir des avantages à court ou moyen terme (visites, libération conditionnelle, raccourcissement de peine, etc). Comme dans toute conduite humaine, les références égocentriques n'y sont bien sûr pas absentes. On aurait tort cependant de minimiser l'effort de dépassement et d'harmonisation qu'elles impliquent.

il prend conscience que cette lutte, implique nécessairement la participation au combat pour transformer le système pénitentiaire "qui tend à briser, étouffer, dépersonnaliser et infantiliser des détenus, devenus des gosses, au coeur, et au physique, d'hommes, en plus immatures à 100 %. Vouloir changer le coeur de ces gars, c'est combattre les gros abus de ce système, dans le même temps. Sinon aucun espoir d'être suivi sur le chemin de la fraternité, sans passer pour un "vendu" à l'opresseur, sans paraître cautionner ce système.. qui pense qu'en dépersonnalisant le détenu, en le brisant, on pourra ensuite le façonner, dans l'intérêt, et le sens, social.. Mais seule, la première partie de ce programme est réalisée..".

En milieu carcéral, les représentations de sexe font l'objet de renforcements ou de mutations sensibles, en liaison, implicite ou explicite, avec les privations, défenses ou désirs sexuels. Le "machisme", la misogynie et l'agressivité éventuelle à l'égard des homosexuels, plus ou moins confondus, dans la réprobation collective avec les "balances" (traîtres, mouchards), sont exacerbés par l'angoisse d'anormalité et d'impuissance.

Mais on constate, parallèlement, l'idéalisation de l'image maternelle, et des femmes aimées. Toutefois ces représentations traditionnelles, des détenus, subissent l'influence extérieure de l'évolution des moeurs, dans le sens d'une acceptation relative des différences (sauf à l'égard des mouchards).

Bien entendu, il n'est pas de bonne prison. La vie en prison, du fait de la contrainte (et souvent de l'oppression) qui la caractérise, est génératrice de violence, de désespoir et de haine. Pourtant dans le pire contexte de dépersonnalisation, le besoin d'espérer et le désir de s'élever persiste. "Plus je me débattais, plus l'adversité me collait à la peau. Gluant,

puant, j'étais pris comme ces oiseaux pris dans la marée noire .. Dans cette mort lente, je me débats toujours ! Je me dis que je vais arriver à remonter.. Il en faudrait des mains pour dépêtrer tous ces compagnons ! Pour moi une petite main .. comme une étincelle ... me suffirait "comme celle d'un innocent enfant ou celle d'une femme, pleine de chaleur, de la chaleur d'un amour. L'espoir est en moi. Je n'ose presque y toucher, de peur qu'il ne me quitte, que je reste seul, dans ma misère visqueuse". (un prisonnier).

"Du fond de mon abîme, les chaînes du mal m'enclavent, m'enlacent, m'enserrent, telles les tentacules d'une pieuvre qui repousseraient si on les coupait. Pendant six années je ne cherchais même pas à les couper, me complaisant dans cet état d'âme enclavé, révolté .. Je tentais plusieurs évasions et me comportais en "commando-campeur", n'ayant besoin ni de m'installer, ni de changer.. puisque j'allais m'évader, pensais-je ! Six années, avant que je ne m'éveille pour combattre la pieuvre et penser à briser les chaînes intérieures. Je m'épuisais alors à monter en tirant sur mes chaînes, rappel d'un passé que je ne parvenais pas à lâcher, et la rechute ne manquait pas de se produire .. Mais l'attraction du sommet.. était revivifiante de forces plus neuves et je me hissais de nouveau jusqu'à un pallier supérieur aux précédents". (Yves).

Il n'est pas dans mon propos de développer ici une réflexion sur les origines de la violence, ou un débat criminologique. J'évoquerai cependant la théorie de la stigmatisation (labeling theory) qui montre combien les stéréotypes secrétés par l'environnement peuvent participer à la criminogénèse. Un homme, par son aspect, sa couleur, sa race, son origine sociale, suscite de la majorité de la société une réaction d'étiquetage négatif,

débouchant sur le soupçon. L'individu soupçonné réagirait à son tour soit par la violence, soit par l'acte, dont on le soupçonne d'être capable. Du coup, la société s'enracine dans sa conviction ; et l'homme accusé, isolé, stigmatisé, récidive et poursuit sa carrière criminelle.

L'identité négative et anti-sociale du délinquant se construirait ainsi par conformité aux attentes et préjugés. Dans le présent travail j'ai cherché à montrer, sur l'exemple des identités masculines et féminines, que la conformité, les attentes et préjugés sociaux existent bien et ont sans doute quelque influence. Mais la théorie de l'imprégnation sociale, par le réductionnisme sociologique qu'elle implique, ne permet pas de rendre compte de la complexité des conduites, représentations et attitudes des individus. Il en est d'ailleurs de même de la théorie "naturaliste" (réductionnisme biologique) et "héréditariste", qui expliquerait les différences par le jeu de caractéristiques, de "dons" et de "tares", préexistant en l'individu, antérieurement à toute influence culturelle.

Seule une théorie de la personnalisation et de sa genèse, en interconstruction avec les relations interpersonnelles et les institutions, me paraît susceptible de comprendre et d'expliquer la quête, et les crises, de l'identité, l'histoire "dramatique" de l'individu, le rôle de l'imaginaire et des identifications à l'autre, groupe ou personne, l'influence des aliénations et l'effort de libération, le jeu des valorisations et dévalorisations, de la recherche du sens et du projet s'opposant aux pressions à l'insignifiance, à la désorientation et à la désespérance.

Dans cette conclusion, plus prospective que récapitulative, j'ai surtout

cherché à ouvrir de nouveaux champs de recherche, où la théorie de l'interstructuration du sujet, des communications socio-affectives interpersonnelles, et des institutions, pourrait être mise à l'épreuve.

Une telle ouverture ne me paraît pas être en rupture par rapport aux réflexions et recherches empiriques évoquées ci-dessus (ou, à plus forte raison un reniement de celles-ci). Elle en est, au contraire, un prolongement. Les effets de sexe et d'âge, le jeu des similitudes et différences, des identifications et différenciations critiques, de l'affirmation de soi et de son incomparabilité, apparaîtront nécessairement dans tout processus de personnalisation et de lutte contre les aliénations. On y trouvera aussi bien la recherche de sécurité dans la dépendance, ou la réaction agressive comme défense ultime d'une identité instable, que la tentative de maîtrise instrumentale des situations et/ou la fascination spéculaire et la quête d'un alter-ego ; aussi bien la fixation sur les caractéristiques catégorielles que l'idéalisation, la construction d'un projet et d'une oeuvre, individuelle et/ou collective.